

Querelle

Kawkab al-Sharq (Hadith al-Massa), 31 mars 1934.

Une querelle vraiment lourde et maladive est celle qui remplit certains journaux proches du ministère, et où abondent arguments et contre-arguments entre deux camps d'hommes de cette heureuse ère — des camps que le peuple égyptien a appris à bien jauger, et à savoir jusqu'où faire confiance à tout ce qui en émane, parole ou action.

L'un de ces deux camps, ce sont des hommes masqués, qui ne montrent pas leur visage, ne déclarent pas leur nom, et n'osent pas assumer les conséquences, mais qui, pour tout cela, n'en envoient pas moins des révélations, et des révélations, et vont à l'excès dans l'envoi de la révélation, se nommant tantôt « sources bien informées », tantôt « milieux avertis » — et ce sont, sans aucun doute, des hommes de l'État, qu'ils soient ministres ou hauts fonctionnaires.

L'autre camp, c'est Sidqi Pacha, et ces deux fonctionnaires mis à la retraite lors de la dernière séance du Conseil des ministres avant la fête. Les premiers diffusent des accusations et soulèvent des soupçons, remplissant l'air de doute, de trouble et de mauvaise opinion ; les seconds se défendent, repoussent les choses honteuses qu'on soulève autour d'eux, puis se mettent eux-mêmes à insinuer et à sous-entendre, et à lancer des avertissements, ajoutant ainsi corruption à corruption dans l'air, et trouble à trouble — et les Égyptiens lisent la révélation de l'un et la réponse de l'autre, et se demandent où se trouve la vérité ; car ils sont certains que la vérité tout entière ne peut se trouver ni dans ce que révèle l'un, ni dans ce que répond l'autre ; et ils sont certains aussi que l'intégrité, la pureté de la main, de la langue et de la conscience, et la sincérité dans le service de l'État, demeurent tous incertains, flottants, perplexes, entre ce que révèlent les révélateurs et ce que répondent les défenseurs. Ils se demandent où se trouve la vérité au milieu de ce discours long, abondant, confus et décousu, que la révélation fait descendre des « sources bien informées », ou que portent les fils du téléphone depuis Sidqi Pacha — depuis Alexandrie tantôt, depuis sa demeure du Caire tantôt — ou que portent les fils du téléphone au sujet du sous-secrétaire des Finances, lequel déclare pour sa part n'avoir rien fait d'autre que donner l'ordre et exécuter ce que Sidqi Pacha voulait qu'il exécutât — ou que portent des communiqués, brefs tantôt, longs tantôt, que ces deux anciens fonctionnaires envoient aux journaux du

matin et aux journaux du soir.

Et les gens lisent tout ce discours, et n'en comprennent ni la surface ni n'en saisissent le fond, ni n'en découvrent les secrets, ni ne vérifient ce qu'il vise ; mais ils sont certains qu'il existe là des vérités douloureuses qui brisent le cœur de l'Égyptien, qui font honte à l'âme de l'Égyptien, et qui font rougir de confusion le visage de l'Égyptien — à savoir que le gouvernement, en cette heureuse ère, n'a pas atteint l'intégrité, la probité, la clarté et la pureté qu'il aurait dû atteindre, mais s'est au contraire trouvé défiguré, la corruption y œuvrant jusqu'à ce que son mal excède son bien, et jusqu'à le rendre tout à fait incompatible avec la morale et la droiture, et avec ce que ce peuple misérable réclame pour la réalisation de ses espoirs, la préservation de sa dignité, et la conviction des étrangers qu'il est un peuple libre et noble, digne de jouir de l'honneur et de l'indépendance.

Voilà les vérités amères, douloureuses et honteuses que les Égyptiens tirent de tout ce discours abondant et long — révélé par certains fonctionnaires, et auquel répondent les adversaires de ces fonctionnaires. Et vous m'accorderez que Dieu n'a pas créé les gouvernements pour être une source d'amertume dans la vie du peuple, et vous m'accorderez que Dieu n'a pas créé les gouvernements pour faire sentir au peuple, par ce qu'ils font et ce qu'ils disent, que ses affaires sont mauvaises au dernier degré de la mauvaiseté, troublées et corrompues au dernier degré du trouble et de la corruption. Ces messieurs qui se querellent, qu'ils paraissent ou se cachent, nous rappellent l'attitude de Metternich envers le fils de Napoléon, lorsqu'il lui tendit un miroir pour lui montrer qu'il ne ressemblait en rien à son grand père, et qu'il ressemblait tout à fait à sa mère et à la famille de sa mère — et qu'il ne devait donc convoiter aucun trône, ni espérer de délivrance de sa captivité, ni aspirer à aucune grande œuvre. Ces messieurs qui se querellent, qu'ils paraissent ou se cachent, ont fait de leurs propres actes et de leurs propres paroles un miroir mauvais, corrompu et trouble, de substance gâtée ; ils le présentent chaque jour au peuple, voulant montrer au peuple qu'il ne ressemble en rien aux peuples libres et indépendants, et qu'il ne doit donc convoiter ni la liberté ni l'indépendance — bien plus, ils présentent chaque jour ce miroir abominable aux étrangers aussi, afin qu'ils y voient une image misérable et défigurée, impropre à la liberté comme à l'indépendance, et afin que les étrangers jugent ensuite ce peuple misérable, par le truchement de ces messieurs qui paraissent et se cachent, impropre à la liberté comme à

l'indépendance.

Cette histoire, que Metternich joue avec le fils de Napoléon dans une pièce d'Edmond Rostand, est douloureuse, déchirant les cœurs et les remplissant d'angoisse et de chagrin ; et cette histoire, que ces messieurs qui sont les nôtres jouent avec le peuple égyptien et avec les étrangers en ces jours, est douloureuse, déchirant les cœurs et les remplissant d'angoisse et de chagrin. Mais Metternich servait sa patrie, l'Autriche ; quant à ces messieurs, nous voudrions savoir quelle patrie ils servent. Ils servent leur propre personne, ils se défendent eux-mêmes, ils nuisent à leur nation pour jouir de leur poste, ou pour jouir d'une bonne réputation — et combien dérisoire est leur propre personne ! Combien négligeable, au regard de ces victimes qu'ils imposent au peuple par la force !

Que veulent ces « sources bien informées » avec tous ces maux qu'elles diffusent ? Veulent-elles montrer qu'elles sont venues purifier l'air du gouvernement de la corruption qui y régnait ?! Et le restituer pur et clair, comme il était avant que les choses ne se corrompissent, avant que Sidqi Pacha ne s'élançât vers le pouvoir ? Car purifier l'air ne se fait pas en répandant des rumeurs et en soulevant des soupçons, mais en montrant toute la vérité, clairement et nettement, si hideuse et abominable soit-elle, et en déférant les corrompus aux tribunaux, qui savent leur infliger la punition. Quant à cette révélation hésitante et honteuse, cette révélation qui corrompt l'opinion des gens sur toute chose et sur tout homme, elle ne ressemble à rien d'autre qu'à une intrigue qui ne répare rien, et ne fait que corrompre toujours davantage.

Que veulent ces « sources bien informées » avec cet échange qui remplit les journaux chaque jour ? Veulent-elles prouver que le règne de Sidqi Pacha fut corruption sur corruption ? Les gens le savent avec une certitude parfaite, et les gens n'en doutent pas et ne le contestent pas, et les gens insistent pour que Sidqi Pacha soit appelé à rendre compte de tout ce qu'il a fait, et les gens souhaitent que ce ministère en exercice et ce Parlement traduisent Sidqi Pacha en justice, ou le soumettent à un interrogatoire, devant quelque autorité qui en détienne le pouvoir.

Les gouvernements n'ont pas été créés pour être un tribunal d'accusation, prenant les seuls journaux comme instrument de calomnie et de diffamation ; ils ont plutôt été créés pour établir la justice à sa juste place, et pour traduire les coupables devant les autorités habilitées à les saisir pour les méfaits qu'ils ont commis. Qu'est-ce que ce bureau étrange, caché, dissimulé, qui a été créé, ou qui a surgi, pour diffuser

dans les journaux, de temps à autre, des péchés et des maux qui corrompent l'opinion, sans que leurs auteurs ne subissent jamais la moindre punition — et ces autres messieurs, qui se défendent par un discours long et tortueux, dénué de clarté et de transparence, mais rempli d'insinuation et d'avertissement ? Pourquoi ne parlent-ils pas clairement, et ne se déclarent-ils pas ouvertement ? Pourquoi s'en tiennent-ils à cette position qui n'est pas dénuée de suspicion ? S'ils sont vraiment forts, qu'ils montrent leur force — et leur force ne se montre qu'en exposant la vérité telle qu'elle est ; et s'ils sont faibles, qu'ils se taisent, qu'ils se calment, et qu'ils oublient cette histoire, afin peut-être d'avoir la chance que les gens les oublient à leur tour.

Quoi qu'il en soit, ceux qui se préoccupent des affaires du gouvernement et de la politique dans ce pays devraient lire, devraient réfléchir, et devraient comprendre que diffuser ainsi la corruption dans l'air, de temps à autre, ne peut aboutir qu'à corrompre l'opinion des gens sur la vie publique, et à leur faire douter de la justice et de l'ordre — et cela soulève un danger abominable, qui mérite réflexion et dont il faut se garder soigneusement, une garde qui ne peut s'accomplir que par une véritable purification de l'air ; et l'air ne se purifie pas par les rumeurs, mais par la vérité qui n'admet aucun doute, et l'air ne se purifie pas par le soupçon, mais par la franchise et la clarté. Et ceux qui dirigent le gouvernement en cette ère ont montré qu'ils ne peuvent supporter la franchise et la clarté, et n'osent pas affronter la vérité comme elle devrait l'être affrontée ; combien il leur conviendrait, alors, de se reposer ! Et combien il leur conviendrait de laisser ces lourds fardeaux à d'autres hommes, plus capables de les porter, plus hardis à s'en charger, des hommes qui peuvent agir, et peuvent parler, et peuvent assumer les conséquences de ce qu'ils disent et de ce qu'ils font, et qui estiment trop leur propre personne et leur nation pour se livrer à une querelle aussi absurde que celle dont nous sommes aujourd'hui les témoins, entre des hommes qui paraissent et des hommes qui se cachent.